

pouvait se servir pour couper sa barbe qui était fort longue; il les employa aussitôt à cet usage. Cependant on se trouvait fort embarrassé avec ces hommes si obligeans, car on n'avait personne qui comprît leur langage; on était réduit à se faire entendre par signes.

De même que les Indiens que l'on avait vus précédemment, ceux-ci ne voulurent pas céder des saumons crus, quoiqu'il y en eût des milliers suspendus à des cordes pour sécher. Les Indiens ne voulurent pas même permettre aux voyageurs d'approcher du lieu où ils les nettoyaient et les arrangeaient pour les manger.

Le village consistait en quatre maisons élevées au-dessus du sol, et en sept autres bâties à ras de terre. Il y a en outre un grand nombre d'appentis pour curer et préparer le poisson. Les maisons élevées sur des poteaux, ont de 100 à 120 pieds de long et 40 de large. Quatre ou cinq foyers bâtis vers le centre, servent soit à se chauffer, soit à faire cuire le poisson. L'intérieur est divisé, de chaque côté, par des planches en compartimens qui servent de chambres à coucher. Des perches qui vont d'une extrémité à l'autre, supportent des saumons rôtis. Ces maisons sont couvertes en planches ou en écorce d'arbre; des ouvertures pratiquées de chaque côté de ce toit, donnent passage à la fumée. A l'extrémité de la maison qui fait face à

la rivière, se trouve une galerie étroite et découverte, à laquelle on monte par un escalier dont les marches sont taillées dans un bloc de bois; et à chaque bout de la galerie, il y a des trous qui servent de lieux d'aisance.

Ce genre de construction ressemble à celui dont on a lu la description dans les voyages des navigateurs qui ont visité la côte voisine, ce qui indique une identité de mœurs entre les habitans de cette partie et ceux de l'intérieur à l'ouest des montagnes. On verra aussi un autre trait de ressemblance dans les hiéroglyphes et les figures d'animaux qui étaient peints sur les parois intérieures de bâtimens en planches, voisins de la maison du chef; ces peintures étaient faites avec tant de goût et de correction, que Mackenzie n'en fut pas moins surpris, que de l'exactitude avec laquelle étaient jointes les planches qui formaient ces bâtimens; elles semblaient n'être que d'une seule pièce. Il lui fut impossible de savoir au juste à quoi ils servaient, il crut entrevoir que deux fois l'année, c'est-à-dire au printemps et en automne, les Indiens y font des sacrifices et des cérémonies religieuses. Il fut confirmé dans cette opinion par la vue d'un autre édifice très-grand, et dont les poteaux étaient sculptés en figures humaines.

Mackenzie eut occasion dans ce village d'exercer la médecine, ainsi que cela arrive souvent aux

voyageurs qui sont au milieu des peuples sauvages. Il vit aussi les jongleurs exercer leur art sur un pauvre homme affligé de deux ulcères. Ils le martyrisaient de la façon la plus cruelle, et il supportait, avec une constance admirable, les tourmens qu'ils lui faisaient endurer.

Le chef tira d'un de ses coffres un habit de drap bleu avec des boutons de cuivre, et un habillement en toile de coton à fleur, il l'avait fait garnir d'une frange de peau tannée. Ces Indiens font grand cas du cuivre; ils en ont une quantité considérable; ils en arment leurs lances et leurs flèches, et en font aussi des colliers, des pendans d'oreille et des anneaux qu'ils portent au poignet, au-dessus du coude et à la jambe. Ils tirent un parti avantageux de ce métal dans leur trafic avec les Indiens de l'intérieur. Ils ont également beaucoup de fer; ils en fabriquent des dagues et des poignards; quelques-uns de ces derniers ont des manches très-bien façonnés, dont le bout est garni d'une pièce de monnaie d'argent espagnole.

Mackenzie ayant voulu prendre la hauteur du soleil avec ses instrumens, on le pria de ne pas le faire. Il ignorait le motif de la crainte des Indiens qui lui fut très-favorable, parce qu'elle fit hâter son départ. Il avait prié plusieurs fois le chef de lui faire fournir des canots et des hommes

pour le conduire avec sa troupe à la mer, et celui-ci n'avait pas eu l'air de faire grande attention à sa demande. A midi on vint l'avertir que tout était prêt pour son départ, et que le fils du chef voulait l'accompagner. Il apprit en même temps que les Indiens avaient redouté la funeste influence de ses instrumens mathématiques, non pour eux-mêmes, mais pour les saumons auxquels ils avaient craint qu'ils ne fissent abandonner cette partie du fleuve.

Les voyageurs continuèrent à recevoir des Indiens qu'ils rencontrèrent un accueil très-amical. Mackenzie observa pour la première fois, chez une femme, ce bizarre ornement d'une espèce de moule en cuivre, passé dans une incision faite à la lèvre inférieure. Le 19 juillet il aperçut la partie inférieure du fleuve, et le bras de mer dans lequel il verse ses eaux. Le lendemain il y arriva. C'était le moment de la marée basse, et la mer, en se retirant, avait laissé une vaste étendue de terrain couverte de goémon. Les montagnes voisines étaient cachées par le brouillard, le vent d'ouest soufflait avec force, il était absolument contraire à la navigation du canot; il devint si impétueux et la houle si grosse, que l'on débarqua sur une île à l'embouchure d'un autre fleuve également abondant en saumons. On voyait de tous côtés des marsouins et des loutres de mer

Le temps était si nébuleux, que Mackenzie ne put prendre la hauteur méridienne du soleil comme il l'aurait désiré. Il en fut d'autant plus fâché, que ses provisions tiraient à leur fin, et que l'on ne devait pas s'attendre à en trouver chez les indigènes. En avançant il aborda près d'une pointe que Vancouver a nommée Pointe Menzies.

On rencontra près de terre trois canots portant quinze hommes qui ne montrèrent ni crainte ni défiance, en voyant approcher Mackenzie et sa troupe; ils entrèrent même en conversation avec le jeune chef qui l'accompagnait, et lui demandèrent qui étaient ces étrangers. Ils examinèrent avec un air d'indifférence et de dédain les diverses choses que les voyageurs avaient. « L'un d'eux prit même un ton insolent, en me faisant entendre, dit Mackenzie, qu'il était venu récemment dans la baie un grand canot avec des hommes comme moi, et que l'un d'eux avait tiré des coups de fusil sur lui et sur ses amis, qu'un autre l'avait frappé sur le dos avec le plat de son épée. A ses manières je jugeai qu'il méritait le traitement dont il se plaignait.

« Il montra plusieurs objets qui venaient d'Europe. Je désirais vivement d'être débarrassé de lui, et j'espérais qu'il poursuivrait sa route qui était opposée à la nôtre; mais quand je voulus le quitter, il revira de bord pour me suivre, et

parvint même à attirer le jeune chef dans son canot.

A six milles plus à l'ouest, on rencontra un autre canot conduit par deux jeunes Indiens, et expédié par ceux dont on vient de parler, pour avertir leurs compatriotes de venir les joindre. Les importunités du sauvage devenaient de plus en plus fatigantes; il voulait avoir tout ce qui se trouvait dans le canot de Mackenzie, notamment ses instrumens, et en même temps il ne cessait de parler des coups de fusil qui lui avaient été tirés.

En approchant de terre, qui est l'île King de Vancouver, on découvrit un autre canal qui conduisait au sud-ouest. Le sauvage fit entendre que le chef blanc qu'il nommait Macoubah, était venu jusque-là avec son grand canot. On vit sur la côte des ruines de hangars et de maisons, mais c'étaient celles de constructions élevées par les Indiens. On avait à peine mis pied à terre, que dix canots remplis de monde arrivèrent. « Ils nous annoncèrent, dit Mackenzie, que nous étions attendus dans leur village où il y avait une grande réunion. Leur conduite et leur air me firent soupçonner qu'ils méditaient quelque entreprise hostile. Je recommandai à mes gens de bien se tenir sur leurs gardes, et se bien défendre si l'on nous attaquait. Les Indiens nouvellement débarqués,

étaient extrêmement importuns ; cependant , après avoir fait tout ce qu'ils purent pour nous provoquer , ils s'en allèrent. Bientôt nous nous aperçûmes qu'il nous manquait différentes choses. Les autres nous pressaient de nous rendre à leur village , nous persistâmes à refuser. Alors , voyant l'inutilité de leurs efforts , et l'approche du coucher du soleil , ils nous quittèrent.

« Quelques instans après , arriva un canot portant sept Indiens robustes et de fort bonne mine. Ils me montrèrent une peau de loutre de mer et une peau de chèvre d'une blancheur extrême ; ils me demandèrent , pour la première , mon couteau de chasse ; on conçoit que dans les conjonctures où je me trouvais , je ne pouvais m'en défaire ; je voulus donner à la place une yard et demie de drap commun ; ces Indiens secouèrent la tête , en prononçant très-distinctement : no , no (non , non en anglais). Ils nous confirmèrent que Macoubah était venu dans cette baie , laissant son vaisseau derrière une pointe de terre dans le canal voisin. Ils ajoutèrent que de là il alla dans leur village avec des canots qu'ils représentaient en imitant notre manière de ramer.

« Les autres Indiens revinrent avec un phoque qu'ils refusèrent de vendre ; ils avaient aussi un poisson dont je ne connaissais pas l'espèce. Enfin , tout ce monde s'en alla ; nous allumâmes du

feu , nous fîmes un souper fort léger , et nous nous endormîmes ; deux d'entre nous veillèrent.

« Notre repos ne fut pas troublé. Dans la matinée un sauvage arriva avec de la chair de phoque bouillie , et la tête d'un petit saumon. Il demanda un mouchoir en échange , et finit par se contenter de quelques grains de verroterie. Quelque temps après , des Indiens s'approchèrent dans deux canots ; le jeune chef qui nous avait quitté la veille , était avec eux ; ils apportaient de petites peaux de loutres et des morceaux de chair de phoque crue ; les peaux étaient vieilles et ne valaient rien. Mes gens qui avaient faim donnèrent un prix extravagant de la viande de phoque. Mackay obtint , en échange d'un verre convexe , une très-belle peau de loutre ; les Indiens l'avaient vu en faire usage pour allumer un morceau de bois vermoulu , c'était pour eux un objet du plus grand prix.

« Le jeune chef dépeignit avec des couleurs si fortes le nombre et la méchanceté de ces Indiens , que mes gens me pressèrent de m'en retourner. Deux canots bien équipés ne tardèrent pas à s'avancer vers nous. Le jeune chef qui avait entendu les discours de ces Indiens , insista de nouveau pour nous faire partir , prétendant qu'ils ne manqueraient pas de nous percer de leurs flèches et de leurs lances. En nous peignant le

danger que nous courions, il s'agitait tellement qu'il en écumait. Quoique je ne fusse pas sans quelque appréhension, je dissimulai, parce que mes compagnons étaient frappés de terreur. Je permis néanmoins d'embarquer le bagage.

« Les deux canots abordèrent, et bientôt cinq hommes avec leurs femmes et leurs enfans en débarquèrent. Ils regardèrent avec beaucoup d'étonnement et d'admiration les instrumens astronomiques qui me servaient à faire mes observations. Je trouvai que nous étions à $52^{\circ} 21'$ de latitude nord et à $128^{\circ} 21'$ de longitude ouest (1). Ce lieu forme un côté du canal de la Cascade de Vancouver. Je délayai un peu de vermillon avec de la graisse fondue, et j'écrivis en gros caractère sur un rocher : « Alexandre Mackenzie est venu du Canada ici par terre le 22 juillet 1793. »

« Les Indiens qui venaient de débarquer étaient d'une nation différente de ceux que nous avons déjà vus. Notre jeune guide n'entendait pas leur langue. Cependant il s'embarqua dans leur canot quand ils partirent ; mais je le fis revenir avec nous.

« Les côtes de la baie sont rocailleuses, elles s'élèvent à 300 pieds et en quelques endroits à

(1) Voyez tome II, page 208 du présent ouvrage.

plus de 700 pieds au-dessus de la mer. Dans les endroits où le roc est couvert d'un peu de terre, croissent des pins, des sapins, des bouleaux et d'autres arbres ; des ruisseaux d'une eau limpide et froide comme la glace, sortent des flancs des rochers.

« J'avais déterminé avec précision la position géographique du point auquel j'étais parvenu ; je regardai ce résultat comme l'événement le plus heureux de mon voyage pénible ; j'avais atteint le but de cette course longue et dangereuse, je fis sans regret mes dispositions pour retourner. Tout le monde s'étant embarqué à dix heures du soir, nous prîmes la même route par laquelle nous étions venus. Quoique la marée descendit avec rapidité, nous la refoulions assez vite, parce que nous longions les rochers qui bordent la baie, et que mes compagnons auxquels il tardait d'être loin des habitans de cette côte, pagayaient avec vigueur. »

Dans la matinée du lendemain, la mer basse ayant forcé de débarquer près du village des Indiens qui avaient prêté un canot plus grand que celui avec lequel on avait descendu la rivière, ce bateau fut halé à terre dans un endroit où la marée ne put pas l'atteindre ; ensuite Mackenzie suivit le guide au village. Tout-à-coup deux Indiens, armés de poignards, accoururent vers lui avec un